

vraient à la dissension et à la discorde pendant que les Ottomans faisaient toujours de nouveaux progrès. Le fameux Bajazet avait même plusieurs fois menacé les Grecs d'assiéger Constantinople ; mais à Mahomet II était réservée l'exécution d'une si grande entreprise. La victoire de Nicopolis permit aux Ottomans de continuer leurs conquêtes en Thrace, après quoi, Mahomet II vint assiéger Constantinople, à la tête de 300,000 hommes et avec une flotte de 320 vaisseaux. Constantin Paléologue, alors empereur de Constantinople, n'avait à lui opposer que 8 à 9 mille hommes et quelques vaisseaux. Mais Constantin valait à lui seul une armée. Aussi le Bas-Empire n'eut jamais de héros plus accompli. Il eût sauvé Constantinople, sans l'énorme disproportion qui se trouvait entre ces deux armées. Il était doux, modéré, prudent dans le conseil, intrépide à la guerre, et ferme dans ses résolutions, tandis que Mahomet était cruel, ambitieux et hautain. De plus le Musulman ne pouvait jamais croire qu'on pût lui résister, et il dut ses conquêtes plus au grand nombre de ses troupes qu'à son habileté personnelle.

À l'attaque de Constantinople, le sultan employa toutes sortes de machines pour lancer des traits et battre les murailles, des canons énormes et des tours roulantes. Cependant, les Grecs animés par le danger, mais surtout par l'exemple de leur empereur, se défendirent avec la plus grande intrépidité. À peine les assiégeants avaient-ils fait une brèche à la muraille qu'elle était aussitôt réparée : Mahomet voyant tous ses efforts inutiles, tomba dans un paroxysme de rage. Revenu à lui-même, il voulut tenter un nouvel assaut. Il promet alors à ses soldats le pillage de la ville, si toutefois ils parviennent à s'en emparer. Tous enflammés d'ardeur et d'espérance, s'écrient aussitôt : " Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ! " Les échos répètent ces clameurs dans la ville et portent partout la terreur. Constantin, à ce tumulte, prépare tout pour une vigoureuse résistance. Il se rend à l'église Ste. Sophie, y reçoit la Ste. Communion, puis il exhorte ses compagnons à défendre jusqu'au dernier soupir, la ville du Grand-Constantin. Alors il distribue les postes et attend en silence le moment de l'attaque. Les hennissements des chevaux, les cris des Ottomans glaçaient les Grecs de terreur, et la lumière dont la plaine était remplie, se réfléchissait sur les dômes des édifices de la ville, et répandait partout, une couleur sinistre. À une heure du matin les clairons résonnent dans le camp des Ottomans, et tous cou-

rent avec impétuosité à l'attaque ; mais ils rencontrent partout une résistance opiniâtre. Les Ottomans harassés de fatigues, allaient se retirer, lorsque Justiniani, officier génois, chargé de la défense de la ville, tombe au milieu des siens, qui prennent aussitôt la fuite : Constantin essaya vainement de les rallier, mais il trouve lui-même une mort digne du Grand-Constantin et de l'empire au milieu des bataillons impénétrables des Janissaires. Avec lui finit l'empire grec, l'un des plus illustres et des plus longs dont l'histoire fasse mention.

Un athlète ne devient victorieux qu'après de longues années d'exercice et de sobriété, mais s'il s'abandonne à la mollesse, et s'il n'attend la victoire que de son adresse, il se perd infailliblement. Telle est l'histoire de l'Empire grec. Tant qu'il sut manier les armes et opposer la force à la force, la victoire lui fut toujours fidèle ; mais lorsqu'au milieu de l'indolence, le Bas-Empire ne subsista plus que par les intrigues de ses souverains, dès lors sa chute fut assurée. La puissance ottomane se leva, s'agrandit, et lui donna enfin le coup de mort.

Constantinople devenue la proie des Ottomans, fut livrée au pillage pendant 3 jours consécutifs. Et cette ville que Constantin, Théodose et Justinien avaient pris tant de peine à embellir, vit ses plus beaux monuments réduits en cendre, sa superbe basilique changée en mosquée, et toutes ses reliques brûlées. Les riches édifices de cette partie de l'Orient disparurent peu-à-peu, et, aujourd'hui, il serait bien difficile de reconnaître en Stamboul, l'ancienne Constantinople.

K. K. *Humaniste.*



LE GOURMAND ATTRAPÉ.

Voici le moyen adroit et plaisant qu'employèrent les parents d'un jeune enfant pour le guérir du vice de la gourmandise :

Dès son plus bas âge, cet enfant avait montré beaucoup d'avidité pour tout ce qui s'appelle borbon et friandise. On avait la complaisance de lui en donner de temps en temps ; mais, comme ce qu'on lui donnait n'était rien en comparaison de ce qu'il désirait, il suretait continuellement dans les buffets et les armoires, pour se procurer de quoi contenter ses desirs, et il laissait partout des traces du dégât qu'il faisait sur les plats de pâtisserie qu'il aimait à la fureur. Ses parents s'en étaient aperçus, et souvent ils lui en avaient fait les plus vifs reproches ; mais comme il faisait toujours quelque nouvelle fredaine ils tentèrent un autre moyen pour le corriger et voici celui qu'ils mirent en œuvre.

Comme on avait desservi le soir un pâ-

té froid, qui à peine avait été entamé, on eut soin d'en faire préparer un autre de même forme ; on le mit dans le buffet à la place que devait occuper le premier ; on affecta de laisser la clef dans un endroit où il fut facile à l'enfant de la trouver ; et, le lendemain matin quand on vit approcher l'heure du déjeuner, on vint se cacher dans un appartement voisin pour pouvoir être témoin de ce qui arriverait. L'enfant nese fait pas attendre longtemps ; il vient ; il regarde d'abord si le buffet est ouvert ; il cherche la clef à son ordinaire ; il la trouve ; il ouvre avec empressement ; il voit le pâté ; il en ôte le dessus ; et, tres-saillant d'allégresse, il se dispose à y porter la main ; mais il voit tout à coup qu'au lieu des perdrix qu'il y avait dans l'autre, il ne se trouvait dans celui-ci qu'un tas de son avec un morceau de carton sur lequel on avait écrit en gros caractères : *C'est ainsi que les gourmands s'attrapent.* À cette vue, il rougit, il pâlit et demeure tout couvert de honte, de confusion ; mais il le fut bien plus encore lorsque, après avoir entendu de grands éclats de rire, il vit paraître subitement son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, et jusqu'aux domestiques de la maison, qui, tous, se mirent à le huer. Il ne put alors retenir ses larmes ; il était même sur le point de tomber en défaillance ; mais son père et sa mère l'ayant rassuré, il revint à lui, leur demanda pardon, et leur promit solennellement que non seulement il ne tomberait plus dans de pareilles fautes, mais encore qu'il ferait oublier sa gourmandise par sa sobriété ; et il a tenu parole.

DEFINITION DU TRAVAIL.

Le travail, suis bien mon raisonnement,
C'est, vois-tu, ... mais tu dois m'entendre,
Comme qui dirait bien certainement,
Je ne sais pas si je me fais comprendre,
C'est ce qui fait, entre nous soit dit,
Que bien souvent, du moins je le suppose,
Non pas que... mais enfin suffit,
Le travail, ce n'est pas autre chose.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

À la Petite-Salle, M. M. Fournier.
Chez les Externes, M. P. Drolet.
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. J. R. Ouellet,
Au Collège de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté.
Au Collège de Ste. Anne, M. S. Vallée.
J. VILLENEUVE, *Gerant.*